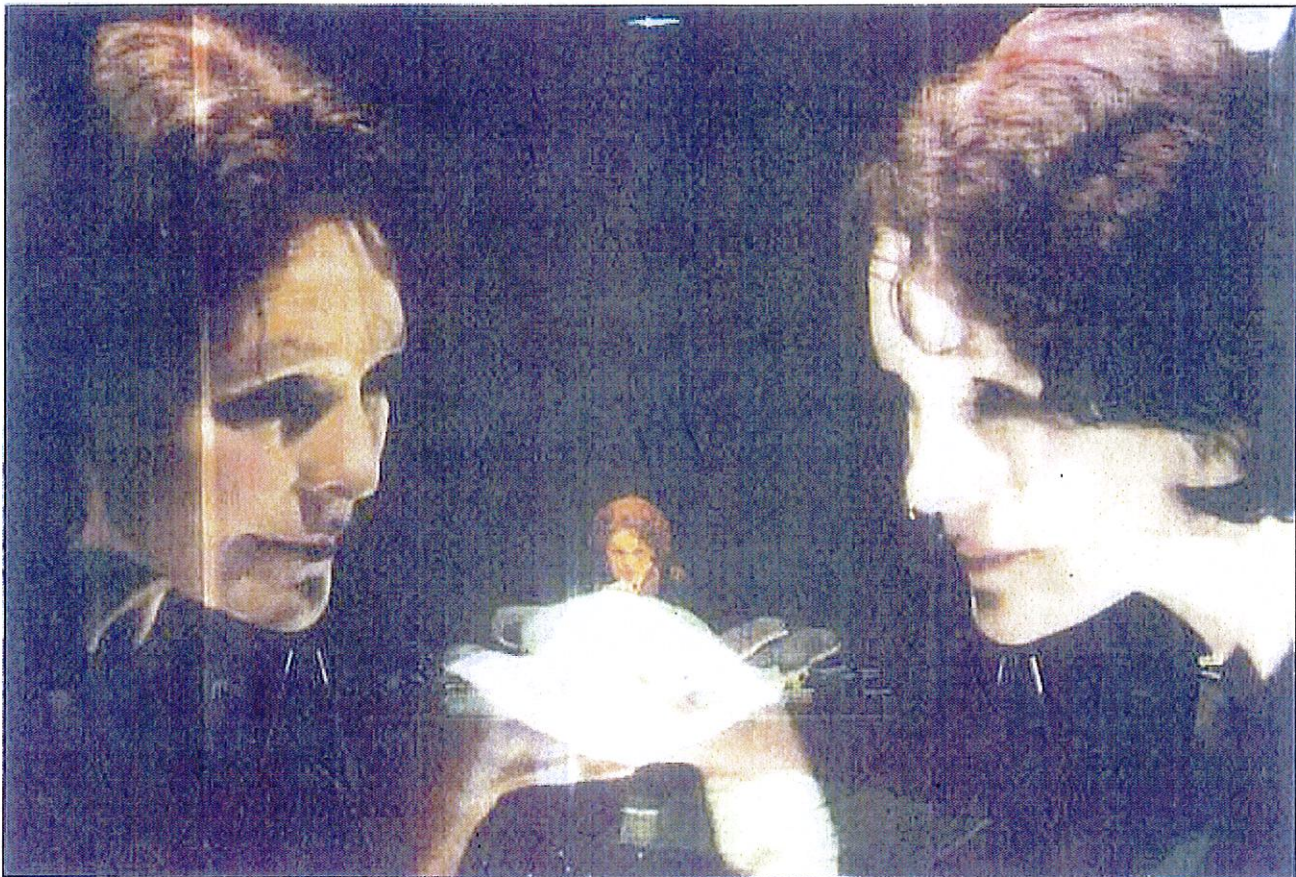




Poutine et l'amnésie collective

GENÈVE • Tatiana Frolova frappe un grand coup au Poche pour raviver le devoir de mémoire. Son théâtre politique dit non aux relents stalinistes.



Elena Bessonova dans *Je suis*, une pièce qui questionne le rôle de la mémoire dans le fondement identitaire collectif et individuel. TEATR KNAM

CÉCILE DALLA TORRE

Le théâtre documentaire a parfois l'ambition d'en dire trop. Trop d'informations, trop de témoignages, trop de photos, qui concourent à privilégier le fond, souvent engagé, par essence. Et ce au mépris de la forme, s'en trouvant de fait délaissée. Dans *Je suis*, à voir au Poche à Genève jusqu'au 1^{er} décembre, rien de tout cela.

La pièce multiplie les médiums et les angles d'attaque. Mais son esthétique soignée en fait un objet purement théâtral qui sert un propos certes partisan, qu'il convient pourtant d'asséner sans modération. Et c'est bien là son but: susciter un devoir de mémoire pour éviter de reproduire les «erreurs» de l'Histoire. Agrémenté d'une bonne dose d'humour, le message n'en perd pas pour autant sa virulence.

Réveil des consciences

Au royaume de Poutine, on semble pâtir d'une amnésie

générale, où les relents du stalinisme passent tout simplement inaperçus. Tatiana Frolova et ses acolytes du KnAM Teatr l'ont bien compris. A Vidy, la metteuse en scène présentait il y a peu sa *Guerre personnelle*, créé chez elle en 2010 d'après les récits d'Arkadi Babtchenko, soldat russe envoyé en Tchétchénie. Et quand on dit «chez elle», on parle bien de son petit appartement devenu salle de spectacle, et malgré tout difficile à remplir.

A Komsomolsk-sur-Amour, ville bâtie à la force du poignet par des déportés au goulag et des prisonniers de guerre, et non par les Jeunesses communistes, Tatiana Frolova tente en effet de réveiller les consciences depuis 1985, lorsqu'elle y fonde la première compagnie indépendante de Russie.

Car dans cette petite bourgade de Sibérie orientale, située à 8500 km de Moscou, pas plus qu'ailleurs en Russie ou dans le monde, on ne semble vouloir

se souvenir. Remontant le cours de l'histoire du stalinisme, sa dernière création tisse un lien entre mémoire collective et mémoire personnelle. Aux récits des anciens «ennemis du peuple», victimes de la terreur stalinienne, *Je suis* superpose la perte de mémoire d'une mère atteinte de la maladie d'Alzheimer. Décide-t-on alors sciemment d'oublier? C'est l'une des interrogations que suscite la pièce.

Ode à la liberté

Trois comédiens maniant caméras vidéo et rétroprojections derrière un rideau faisant office d'écran croisent les arbres généalogiques des uns et des autres, internés dans les camps avec un verre d'eau par jour et une ration quotidienne de 300 g de pain pour survivre. A ces destinées qui se dessinent et s'effacent aussitôt dans l'instant sur l'écran s'ajoute la projection de moult témoignages, images vidéo, bribes du *Libre de l'oubli* de Bernard Noël,

etc. Y surgit aussi l'inévitable Depardieu, paré d'un costume traditionnel et armé de son passeport russe.

Sur un moniteur planté à l'avant-scène, un enfant égrène l'abécédaire du *Dictionnaire de la Commune*, également signé par Bernard Noël: le P de peuple, le V de violence renvoient à ce souffle d'émancipation sociale qui balaie l'Hexagone à la fin du XIX^e siècle. Un contrepoint à l'histoire russe, que les comédiens Elena Bessonova, Dmitry Bocharov et Vladimir Dmitriev ébranlent à merveille.

Tels les Pussy Riot qu'ils ne manquent pas non plus de convoquer pour dédramatiser une Histoire rendue parfois poignante, en perpétuel mouvement de part et d'autre de ce «rideau de fer», ils livrent là une ode à la liberté qu'ils ont bien lieu de défendre avant tout chez eux. |

Jusqu'au 1^{er} décembre. Théâtre Le Poche, 7 rue du Cheval-Blanc, Genève, rés. ☎ 022 310 37 59. www.fepoche.ch